



SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE DU QUAI BRANLY

En wolof, langue parlée au Sénégal, en Gambie et en Mauritanie, le terme *jokkoo* désigne le fait de se mettre en contact, et évoque l'idée de relier une chose à une autre.

Jokkoo

#12 ★ avril - juin 2012 ★



LOUIS SCHWEITZER
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS
DU MUSÉE DU QUAI BRANLY

Dans son numéro du printemps, Jokkoo vous fait découvrir deux projets récemment soutenus par la société des Amis. Pour la deuxième année consécutive, le Cercle Claude Lévi-Strauss a financé une bourse d'étude. Son lauréat, Nicolas Garnier, présente les recherches qu'il consacre aux objets de Bougainville et en particulier ceux conservés au musée du quai Branly. Directeur du Melanesian and Pacific Studies Centre, University of Papua New Guinea, il a

choisi d'associer à cette étude les étudiants de l'université et les habitants de l'île. Grâce au soutien de Antoine Zacharias, Grand bienfaiteur, le musée a pu entreprendre la restauration d'un manteau de chamane de Sibérie. Cette opération, exceptionnelle, permettra de mieux connaître le bel ensemble d'objets chamanniques de l'aire sibérienne, mongole et himalayenne.

C'est aussi le chamanisme qui est à l'honneur de l'exposition « Les maîtres du désordre ». Son commissaire, Jean de Loisy - interviewé par Hélène Fulgence, Directeur du développement - nous explique comment les chamanes agissent sur un désordre corporel ou cosmique, en utilisant costumes, techniques et objets présentés dans l'exposition.

Enfin, je suis heureux de vous annoncer que la société des Amis fêtera son dixième anniversaire en exposant au musée, du 16 juin au 1^{er} juillet, les oeuvres dont elle a soutenu l'acquisition ou la restauration, ainsi que les recherches qui ont pu être menées grâce à son financement.

★ Sommaire



★ La bourse d'étude du Cercle Claude Lévi-Strauss	p.2
★ Les coulisses du musée : restauration d'un manteau de chamane de Sibérie	p.6
★ L'exposition : « Les Maîtres du désordre »	p.11
★ L'agenda	p.15
★ Ils nous soutiennent	p.16

Etude des objets de Bougainville

Chaque année, le Cercle Lévi-Strauss finance une bourse d'étude. Nicolas Garnier, est le deuxième lauréat de cette bourse. Directeur du Melanesian and Pacific Studies Centre, University of Papua New Guinea (UPNG), Nicolas Garnier a souhaité documenter les objets de la collection de Bougainville, conservée au musée du quai Branly.

Initiative de l'University of Papua New Guinea et soutenue par le musée du quai Branly, ce projet consiste à documenter les objets anciens provenant de l'île de Bougainville en Papouasie-Nouvelle-Guinée. Aujourd'hui, Bougainville sort d'une période de crise grave, qui a dégénéré en guerre civile à la fin des années 1980. Cette période d'intense violence dura une dizaine d'années, au cours desquelles des groupes armés locaux s'opposèrent à l'armée régulière de Papouasie-Nouvelle-Guinée, causant la mort de près de 10% de la population. Les insulaires tentent à présent de reforgez une identité et de bâtir un destin commun.

En 1997 fut signé un traité de paix, tandis que

le statut d'autonomie pour Bougainville et les îles avoisinantes (les atolls Carteret, Takuu et Nukumanu situés à l'Est et majoritairement peuplés par des Polynésiens, ainsi que les Green Islands au Nord) fut adopté en 2000. La Région Autonome est actuellement dirigée par le président John Momis, à la tête d'un gouvernement autonome élu¹ siégeant à Buka sur l'île de Buka², séparée de l'île principale par un isthme large de quelques centaines de mètres à peine. La région est divisée en trois circonscriptions électorales : celle du Nord, où se trouve le chef-lieu administratif Buka, celle du centre, et celle du Sud, qui occupe la partie méridionale de l'île. La région compte environ 200 000



Nicolas Garnier



Sculpture oiseau, Bougainville, début xx^e siècle, bois, pigment, fiches végétales, musée du quai Branly

© musée du quai Branly, photo Patrick Gries, Bruno Deschamps

habitants qui vivent sur un territoire de 10 000 km². A titre de comparaison, l'île est un peu plus grande que la Corse pour une population un peu inférieure (environ 300 000 habitants³ pour la Corse). Bien que de taille largement inférieure à l'Australie et la Nouvelle-Guinée voisines, Bougainville compte parmi les plus grandes îles du Pacifique.

Le projet d'identification des objets du passé s'effectue donc dans un contexte douloureux, chacun ayant perdu plusieurs êtres proches lors des conflits armés, mais aussi d'intenses espérances car les citoyens de Bougainville veulent aujourd'hui mettre en place un mode d'existence en commun qui pourrait prendre la forme d'un pays indépendant.

Alors que la culture matérielle des îles du Pacifique a été globalement « cartographiée », l'étude de celle de Bougainville reste à l'état d'ébauche : les travaux menés par Beatrice Blackwood et Douglas Oliver se sont en effet concentrés respectivement sur le nord et le sud de l'île. De plus, les recherches en sciences sociales ayant été consacrées aux cultures de Bougainville ont souvent négligé les dimensions matérielle et artistique, à la différence d'autres études menées dans le reste de l'archipel des Salomon (par exemple les travaux de Sydney Moko Mead, Deborah Waite ou plus récemment de Sandra Revolon).

Le projet est d'abord né de conversations informelles tenues entre les étudiants de l'University of Papua New Guinea (toutes disciplines confondues, puisque dans le groupe de recherche actuel se trouvent des étudiants en sciences et sciences politiques, médecine, business, droit...) et moi-même. Notre première réalisation commune fut la participation à une conférence à Bologne, en mai 2010, portant sur l'usage des nouvelles technologies en sociologie visuelle. Nous avons basé cette participation sur notre étude en cours des objets conservés dans des collections publiques⁴, et rendus accessibles grâce aux sites internet des institutions. Les réflexions qui ont découlé de cette étude montrent que ces collections en ligne répondent à un réel besoin des habitants de

Bougainville, cependant l'ensemble des participants au projet reconnaît des limites à ces nouvelles opportunités. Les sites internet ne sont consultables en Papouasie-Nouvelle-Guinée que par une élite urbaine possédant un ordinateur, un flux d'électricité constant et un accès à Internet⁵; cela ne représente qu'une partie de la population très limitée. En outre, seuls les sites Internet en anglais sont manipulables. Enfin, et c'était peut être le constat le plus important de notre recherche préalable, les objets ne sont accessibles que si l'on en connaît l'existence.

Le projet s'est ensuite construit autour de deux axes principaux : une partie de la recherche consiste ainsi à identifier des fonds d'objets et des fonds iconographiques (photographies, films, dessins...). Nous tentons en parallèle d'identifier des publications anciennes, et à travers elles, des témoignages anciens sur la culture matérielle. Elles sont également exploitées en tant que sources iconographiques (photographies ethnographiques et documents sur les objets et les techniques). Durant cette phase de la recherche, qui a commencé en 2010 et se poursuit aujourd'hui, les étudiants et moi-même nous sommes réunis une fois par mois environ pour mettre en commun les résultats de la recherche, et partager nos réflexions sur la manière dont elles devaient être conduites. Les étudiants se sont en effet passionnés pour le contenu de la recherche et la découverte de documents nouveaux pour eux comme pour moi, mais aussi pour la méthode et la finalité d'une telle recherche. Ils ont tous à cœur la restitution de ces documents aux communautés et à l'instance politique en devenir à Bougainville. A leurs yeux, la question de la restitution de la recherche se pose à deux niveaux : il existe en effet une obligation autant morale que scientifique vis-à-vis des communautés dont les œuvres et les photographies sont originaires, mais la restitution doit également passer par l'autorité administrative et politique en gestation de la Région Autonome de Bougainville. Cette recherche s'inscrit au cœur d'un débat et d'une réflexion en même temps



Carte de Bougainville, Papouasie-Nouvelle-Guinée



Nicolas Garnier et deux habitants de Morou (culturel Telei) travaillant sur un mégalthite.



© musée du quai Branly, photo Patrick Gires

Masque de danse, Bougainville, début xx^e siècle, bois, écorce battue, pigments, technique du tapa



© Nicolas Garnier

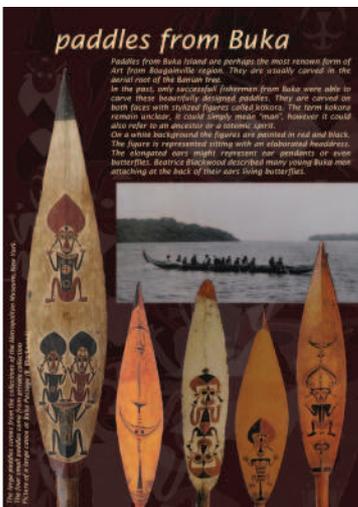
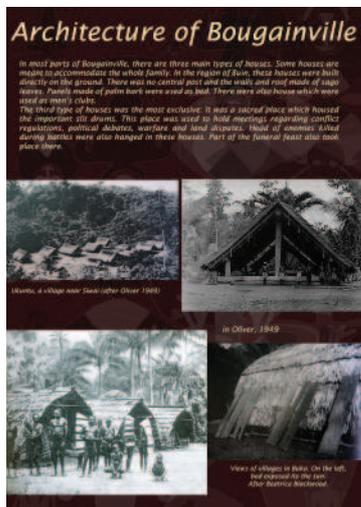
Nicolas Garnier et des habitants de Buin Town étudiant les photographies des objets Telei et Siwai des collections du musée du quai Branly

qu'elle participe de la construction d'un patrimoine commun (« a cultural heritage »). Les nombreux documents que nous recueillons jour après jour constituent certes des informations ethnographiques dont la lecture et l'interprétation prennent sens dans un contexte social particulier, mais au-delà de cet aspect ethnographique, ils forment dans l'esprit des étudiants un « tout » culturel. Ils possèdent une valeur collective, culturelle qui dépasse leur valeur ethnographique. Cette double valeur est à mon sens due à la nature des objets ethnographiques et à l'histoire contemporaine de l'île. Il a souvent été noté que les objets de Bougainville circulent largement d'une partie de l'île à l'autre : c'est le cas des monnaies bien sûr⁶, mais aussi de la vannerie. Il est possible par exemple que lors de la période précoloniale et jusqu'au début du xx^e siècle les paniers aient peu circulé ; aujourd'hui, quoique de fabrication plus ou moins locale (la population de l'île est aujourd'hui particulièrement mobile), ils sont d'usage régional. On trouve ainsi une grande abondance de paniers dits « de Buin » (situé au Sud de l'île) à Buka (situé au Nord).

Cela ne doit pas mener à sous-estimer les

revendications d'une spécificité culturelle locale. Les membres du groupe de recherche venant de Takuu (qui participent sans d'ailleurs trop se mêler aux autres participants, ce qui n'est pas anodin) affirment avec fermeté avoir une culture sans rapport avec celles de l'île principale⁷. Leur langue, leur modèle social, mais aussi leur couleur de peau et leurs tatouages sont pour eux des preuves évidentes que leur culture est particulière, et ne saurait se confondre avec celles qu'ils nomment « mélanésiennes » existant sur la grande île.

Cependant l'idée de « totalité culturelle » est bien plus liée à l'histoire contemporaine qu'à un fonds ethnographique commun. Le fait que tous ces documents proviennent de Bougainville ne leur donne pas qu'une qualité géographique. Les étudiants de l'Université de Papouasie-Nouvelle-Guinée consacrent une grande partie de leur temps à instaurer des débats et des discussions autour de l'avenir de leur île. Beaucoup de ces étudiants ont grandi dans une forme de clandestinité : leurs parents se cachaient dans la forêt, à l'abri (tout relatif) des exactions de l'armée régulière de Papouasie-Nouvelle-Guinée, des groupes rebelles dirigés par Francis Ona ou des chefs de guerre



© Nicolas Garnier

Exposition des posters créés par les étudiants de UPNG dans le village Ini, près de Unus, Tinputz district.

locaux⁸. Aujourd'hui l'accès à une partie de l'île est encore l'objet de litiges particulièrement dans une zone entourant l'ancienne mine de cuivre de Panguna. Des cérémonies de réconciliation continuent d'avoir lieu pour tenter de mettre fin à de sanglants conflits opposant des groupes encore lourdement armés. Le processus de pacification et de dépose des armes est délicat et s'effectue dans un climat de tension particulièrement dans le sud de l'île. Mais construire un avenir en commun apparaît désormais comme une urgence. L'essentiel de leurs discussions porte sur la nature, la structure et le champ d'action des institutions politiques à donner à une île qui vient d'être dotée d'un statut autonome, mais dont beaucoup d'habitants souhaitent l'indépendance politique totale⁹.

Les étudiants sont également conscients que la guerre civile a causé une profonde rupture dans la transmission de la mémoire, situation que le projet pourrait pallier. La partie liée à la recherche et l'identification locale des documents est donc au cœur d'une volonté de faire dialoguer les différentes générations autour d'un savoir venu des générations du passé. Si chacun s'accorde sur le fait que les significations données aux objets s'élaborent dans le contexte de cultures locales, la démarche d'identification doit être globale. A l'image des étudiants qui réfléchissent ensemble à l'avenir de leur île, indépendamment de leur culture d'origine, le projet de recherche sur les objets s'est construit sur la base des mêmes principes.

Nicolas Garnier

¹ Le premier gouvernement autonome a été élu en 2005 et a été dirigé par Joseph Kabui jusqu'à son décès en 2008. Il a ensuite été remplacé par John Tanis de 2009 à 2010 puis par John Momis après les élections de 2010.

² L'ancien chef-lieu se situait à Arawa au centre est du pays mais la ville a été le théâtre des conflits les plus violents lors de la guerre civile. La ville était en effet située à proximité de la mine de Panguna dont l'exploitation désastreuse avait été la cause du conflit.

³ 175 160 personnes étaient dénombrées lors du recensement de 2000. Les chiffres du recensement de 2011 ne sont pas encore publiés.

⁴ La collection du musée du quai Branly est la plus importante de celles que nous avons pu étudier jusqu'à présent. Avec plus de 1000 entrées, elle devance la collection d'Oxford - principalement le fruit de la collecte de Beatrice Balckwood - et celle du British Museum.

⁵ En Papouasie-Nouvelle-Guinée, il n'existe pas de « broad band » et l'accès à Internet est un des plus cher du monde ce qui restreint la circulation d'information à l'intérieur du pays. L'usage d'Internet plutôt qu'une démocratisation des moyens d'information, représente à l'inverse un système de confiscation des moyens d'information au profit d'un petit groupe.

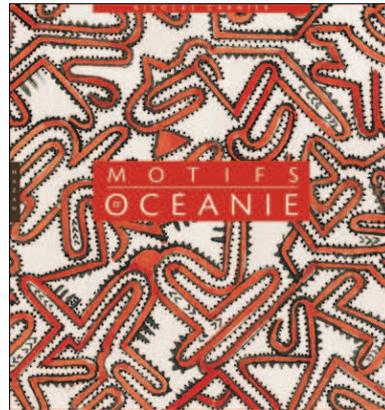
⁶ Les premiers auteurs, tel Parkinson, affirment même que peu d'objets étaient fabriqués à Bougainville, les habitants de l'île préférant importer des objets des îles Salomon. C'est particulièrement vrai des monnaies qui sont communes à l'ensemble des îles du Nord de l'archipel.

⁷ Notons qu'un objet insigne de leur île serait conservé au Musée du Quai Branly. Il s'agit d'une effigie divine ayant la forme d'une grande lance, documentée par Richard Parkinson qui en a fait un relevé graphique pouvant correspondre à l'objet conservé aujourd'hui à Paris.

⁸ Certains étudiants ont affirmé n'avoir vu la première maison de leur existence qu'à l'âge de 8 ou 9 ans.

⁹ Un référendum sur le futur politique du pays devrait être organisé entre 2015 et 2020.

MOTIFS D'OCEANIE



Motifs D'Océanie, Hazan, 2011, 528 pages

Cet ouvrage présente les richesses et la diversité des formes et des motifs décoratifs dans les îles du Pacifique, sur des matériaux aussi divers que le bois, les fibres végétales, l'ivoire, la corne, la nacre ou encore la peau. Riche de plus de 800 illustrations de l'auteur au crayon, à l'encre ou aquarellées, il offre des documents graphiques au plus près de la texture et des couleurs des objets, dont certains sont conservés au musée du quai Branly.

Si certaines sections mettent en valeur des continuités formelles ou symboliques d'une culture à l'autre, d'autres jouent à l'inverse sur des contrastes et montrent que les choix symboliques ou esthétiques de cultures parfois voisines peuvent être très différents. La représentation du monde, présente une infinie variété de thèmes : de l'évocation de la faune et de la flore à celle du cosmos, des êtres hybrides ou fantastiques ou encore du corps et de ses métamorphoses.



Sculpture anthropomorphe masculine sculptée par Merava, village d'Amio, Bougainville : illustration de Nicolas Garnier et photographie

© Nicolas Garnier, © Musée du quai Branly

★ Restauration d'un manteau de chamane

Grâce au soutien de Monsieur Antoine Zacharias, Grand Bienfaiteur de la société des Amis, le musée a pu lancer la restauration d'un rare manteau de chamane de Sibérie. Exceptionnelle, cette opération de sauvetage permettra de documenter une part méconnue des collections du musée du quai Branly

Le musée du quai Branly conserve dans ses collections asiatiques un riche ensemble d'objets et costumes chamaniques de l'aire sibérienne, mongole et himalayenne.

Parmi les costumes les plus anciens, il est un manteau de chamane collecté dans la région des monts Saïan (Sibérie du sud-ouest) probablement à la fin du XIX^e siècle, puis acheté par le Musée de l'Homme à un antiquaire berlinois en 1966. Ce manteau complet avec ses pendants métalliques est une pièce unique, ancienne, extrêmement rare et d'une grande force.

Il est aujourd'hui en mauvais état car la peau est déchirée dans le dos (essentiellement aux points d'attaches des pendants métalliques) et divers pendants sont corrodés et oxydés et menacent de se détacher. Le travail d'étude scientifique et de restauration de ce fleuron de la collection sibérienne est aujourd'hui l'occasion d'un voyage d'exploration à la découverte des ornements protecteurs,

des armes symboliques, des abris d'esprits qui se cachent derrière le fouillis apparent du manteau. En effet, tout cet attirail n'est pas là pour impressionner : ornements, franges, la moindre breloque, ont un sens et une fonction précise. Tous ont un rapport avec les esprits, les uns en tant que supports, les autres en tant qu'offrandes. Le costume, habité par tous les esprits auxiliaires que maîtrise le chamane, reflète intimement la personnalité et les capacités de son possesseur. Il est le corps que ce dernier « endosse » lorsqu'il voyage dans le monde des esprits.

Par essence uniques, intransmissibles, secrets, les costumes de chamane sont méconnus. Il n'est qu'une étude minutieuse, une véritable autopsie pour en révéler les particularités et procéder à une identification typologique et ethnique. Et c'est avec un émerveillement de chaque instant que le responsable de la collection et l'équipe de la conservation préventive et restauration ont entrepris l'exploration de l'exosquelette et des entrailles de cette



© musée du quai Branly

Le manteau de chamane



© Société des Amis, photo Sylvie Cocheret

Détail : les boudins-serpents

fabuleuse armure rituelle à des fins de documentation scientifique, de conservation préventive et d'exposition au public.

Le travail scientifique entrepris aujourd'hui grâce au mécénat de la société des Amis du musée sur cet objet est d'une grande importance, car si les objets des collections sibériennes sont d'une grande beauté et présentent un attrait esthétique et un intérêt ethnographique indéniable, ils sont souvent méconnus, très fragiles et les dossiers documentaires qui les accompagnent sont de qualité très inégale. C'est tout particulièrement le cas pour cet objet qui fait partie d'une collection hétéroclite acquise sur le marché de l'art au milieu du siècle dernier et caractérisée par des notices documentaires imprécises quant à la provenance géographique et ethnique des pièces.

Le travail scientifique de documentation ethnographique de ce manteau de chamane se fera aujourd'hui selon deux démarches en parallèle : un travail d'historien sur les archives des Antiquaires du Nord et une étude détaillée de l'objet en vue d'une identification ethnique comparative.

La pièce est un manteau court en peau avec fourrure à l'intérieur. Il est garni de boudins en tissu sur tout l'ensemble, de plaques de fer sur les manches et sur les omoplates et de tubes coniques en fer disséminés sur le dos. Une étroite bande de fourrure frisée blanche et marron, dont il ne reste que des vestiges, était cousue sur tout le bord du manteau et au bas des manches.

Derrière le riche fouillis apparent des boudins et accessoires divers qui ornent le manteau, accentués dans la fougue de la danse, il apparaît dans sa conception une relative symétrie structurelle. Les boudins qui recouvrent le manteau, tout comme les accessoires métalliques cousus sur le dos et les manches sont repartis selon une symétrie signifiante :

- attachée au niveau des omoplates et flottant jusqu'au bas du costume, une longue bande de cuir brodée en poil de renne figure la colonne vertébrale du chamane.
- sur chaque manche des plaquettes métalliques symbolisent l'exosquelette du nouveau corps du chamane qui est le manteau.

- divers boudins représentent les serpents, forme prise par les ancêtres, esprits auxiliaires du chamane.
- dans le dos divers accessoires métalliques, plaques de protection à hauteur des épaules et armes symboliques.

Sur chaque manche on peut observer des vestiges de plumes cousues, elles nous renseignent clairement sur la nature de ce costume de chamane qui est un costume oiseau. Les lanières cousues sur le dos, toutes de longueurs différentes et finement brodées de poils de renne symbolisent les ailes et les plumes qui recouvrent totalement le manteau et virevoltent dans la danse lorsque le chamane « prend son envol ».

Une première étude des présences et des lacunes des ornements du costume a permis de mettre en lumière le fait que sur cette symétrie structurelle des ornements, dans la forme, les couleurs et l'éclat (symétrie révélée par la première intervention de restauration sur les parties métalliques), signifiante dans la construction du corps chamanique, se greffent ensuite de fines dissymétries de décoration en cours d'étude analytique, importantes car propres à l'usage du costume par son propriétaire. Ces dissymétries subtiles se révèlent dès les premières interventions de nettoyage et imposent un travail de restauration minimal, minutieux et une procédure réfléchie au cas par cas

Dans l'optique d'une étude détaillée de ces particularités, relativement cachées, il a été décidé d'analyser l'ensemble des peaux, fourrures et fibres du costume, avec une attention particulière aux fibres de rembourrage. Puis des analyses ont été entreprises sur diverses lacunes avant restauration en vue d'inférer la présence d'éléments aujourd'hui disparus.

Toutes ces analyses de laboratoire demandées sur la pièce à l'équipe de la conservation préventive, permettront de cartographier très précisément le manteau dans ses aspects visibles et invisibles. Elles fourniront ainsi des données essentielles pour l'identification typologique de l'objet tout en permettant d'affiner au maximum le cahier de charge de la restauration en cours, puis de la conservation et exposition en vue de valoriser et préserver au mieux cet objet unique.

Daria Cevoli, Responsable de collections Asie



Détail : vestiges de plumes cousues sur une manche



Détail : plaquette métallique sur une manche

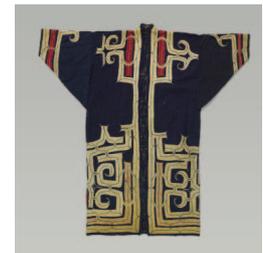
LES COLLECTIONS SIBÉRIENNES AU MUSÉE DU QUAI BRANLY : REPÈRES



Traineau
Samoyède



Support d'esprit
lakoute



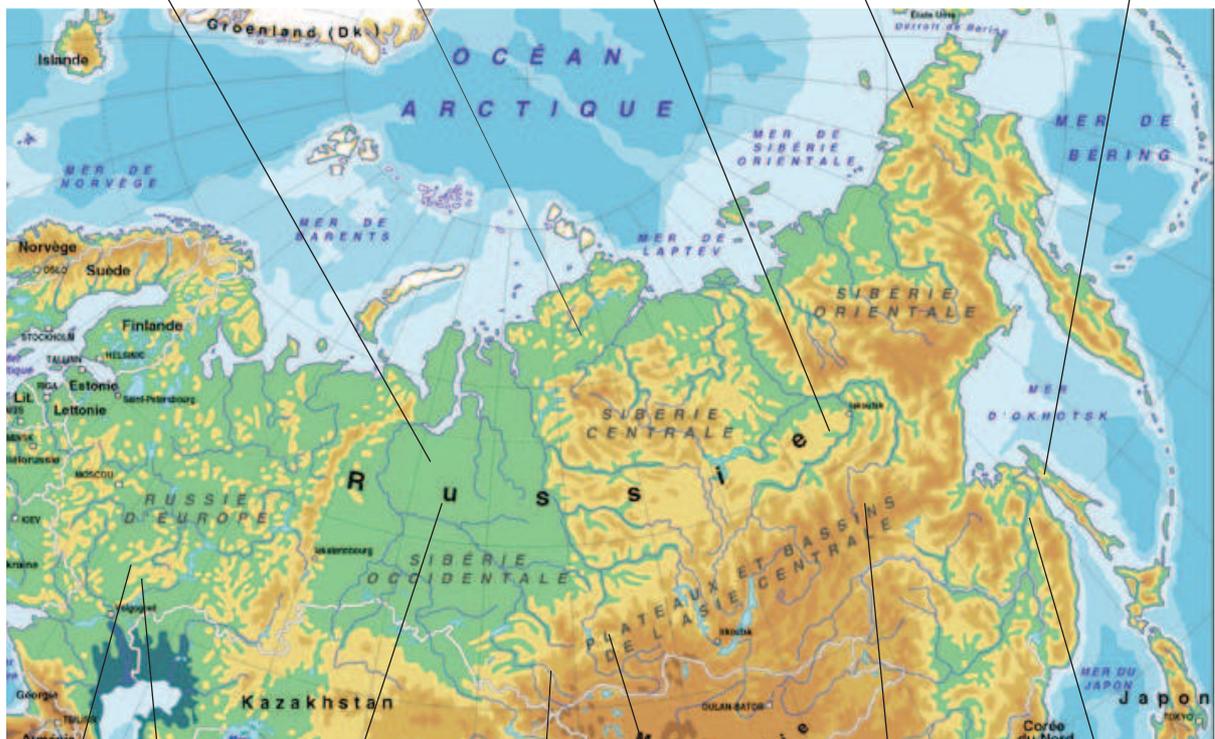
Manteau cérémoniel
Aïnou



Manteau de fête
Nganassan



Figurine
Tchouktche



Pectoral
Mordve



Harpe
Khante



Support d'esprit
Kakhasse



Robe féminine de fête
Nivkh



Tablier de femme
Oudmourte



Support d'esprit
Altaïen

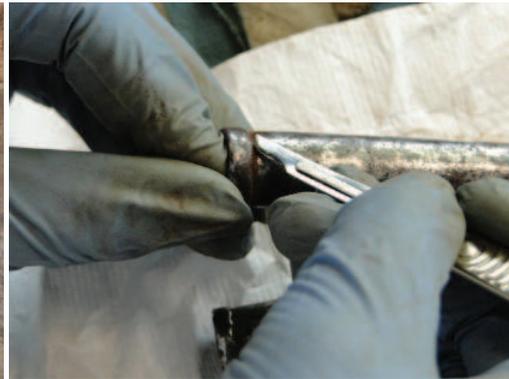


Tambour de
chamane
Evenk



© Daria Cevoli

Traces de dégradation du cuir



© Société des Amis, photo Sylvie Clocheto

Elimination de la corrosion au scalpel

Le manteau de chamane fait l'objet d'une importante étude documentaire et analytique, mais aussi d'une longue et complexe restauration qui nécessitera l'intervention de différents restaurateurs spécialisés (cuir, métal, textile, etc.).

Stéphanie Elarbi, chargée de restauration, et Christophe Moulherat, chargé d'analyses des collections et référent textile, ont été interrogés à propos de cette restauration.

Quels problèmes spécifiques se posent, en terme de restauration de cet objet ?

S.E : Cet objet est particulièrement vulnérable. Ses principaux ennemis sont les variations climatiques, les attaques biologiques, la lumière mais aussi les mauvaises manipulations. De plus, après toutes ces années, le vêtement est poussiéreux. Parmi les costumes de ce type conservés au musée, ce manteau est la pièce la plus ancienne ce qui explique pour partie le mauvais état qui est le sien. La peau au niveau du dos du manteau présente des déchirures et des lacunes essentiellement au niveau des points d'attaches de la cuirasse chamannique métallique ; divers pendants menacent de se détacher ; les franges en peau, en textiles et en fourrures présentent des altérations et des déchirures et le rembourrage de certains éléments tridimensionnels est visible. En outre, il va falloir traiter une infestation d'insectes kératophages;

ces derniers se nourrissent de la kératine présente dans les poils, la fourrure et les plumes. Ces altérations fragilisent sa structure et empêchent toute manipulation ou exposition.

Quelles sont les grandes étapes du processus de restauration ?

S.E : En raison du caractère rituel de ce vêtement, un traitement très minimaliste a été retenu. Il s'agit de ne pas porter atteinte à l'intégrité de l'objet ni d'effacer l'histoire de ce costume maintes fois porté. Dans un premier temps, Daria Cevoli et Anne-Marie Geffroy, restauratrice spécialisée dans le domaine du métal, ont décidé du degré d'intervention sur les parties métalliques. Ensuite, Jacques Cuizin, chargé de conservation pour les Mammifères et les Oiseaux au Muséum national d'Histoire naturelle, se déplacera pour une identification des plumes qui subsistent au niveau des épaules. Pour identifier les textiles, des micro-prélèvements seront réalisés puis observés au microscope ; des analyses complémentaires permettront de déterminer la composition du métal des plaquettes, d'identifier la fourrure et la peau qui ont été employées, de connaître les matériaux utilisés pour le rembourrage des boudins-serpents, etc. La restauration et l'étude du manteau permettront ainsi de compléter la connaissance des matériaux employés mais aussi de mieux comprendre la technologie sophistiquée de cette pièce.



© Société des Amis, photo Sylvie Clocheto

Anne-Marie Geffroy, restauratrice spécialisée métal



© Société des Amis, photo Sylvie Clocheto

Elimination de la corrosion par méthode mécanique

★ Les coulisses du musée

Quelle est votre formation et depuis quand travaillez-vous au musée ?

C.M : Archéologue et historien de l'art, j'ai eu l'opportunité de préparer ma thèse de doctorat au sein du C2RMF (Centre de Recherche des musées de France). Spécialiste à la base des textiles anciens, j'ai pu ainsi me familiariser avec le domaine des analyses sur les objets archéologiques. Riche de cette nouvelle approche, j'ai intégré le musée du quai Branly en septembre 2009. Il s'agissait alors de remplacer Rosemarie Heulin qui était en charge de la conservation préventive. Rapidement, le musée m'a confié une nouvelle mission : développer le pôle analytique de l'atelier de restauration. C'est chose faite aujourd'hui, grâce à l'installation de nouveaux équipements.

Pourquoi de nouveaux équipements au laboratoire et en quoi consistent-ils ?

C.M : Les collections du musée sont extrêmement diverses en terme de matériaux et de techniques. Par conséquent, les conservateurs dans le cadre de certaines études, ou les restaurateurs pour préparer leurs interventions, ont régulièrement besoin d'identifier la nature des matériaux, des colorants ou encore des liants utilisés sur certains objets. Il était déjà possible de réaliser un certain nombre d'observations avec des équipements telle une loupe binoculaire et un microscope optique installés par Michelle Agnoko Gunn qui travaillait à l'époque pour la restauration préventive. En revanche, en ce qui concernait l'identification des matériaux, nous devons recourir à des laboratoires extérieurs avec des délais d'analyse souvent très importants. Il a donc été décidé, sous l'autorité d'Olivia Bourrat, responsable du Pôle conservation/restauration, d'équiper l'atelier avec une infrastructure d'analyse. Une première étape est déjà franchie puisque nous disposons depuis 2011 d'un microscope électronique à balayage (MEB) couplé à un spectromètre de rayons X (EDS). Cet équipement nous permet de faire des observations microscopiques (identification de fibres ou de techniques en fonction des traces observées, etc.) mais aussi de déterminer la composition élémentaire

de microéchantillons inorganiques (pierre, céramique et métal par exemple) prélevés directement sur les objets. Nous sommes ainsi en mesure de déterminer la nature de certains pigments, comme par exemple le cinabre sur les objets précolombiens qui symbolise le sang du sacrifice. Enfin, la dernière étape consistera à acquérir un équipement portable de fluorescence X type pistolet. Nous pourrons alors, dans les réserves ou sur le plateau des collections, réaliser des analyses directement sur la surface des objets et ce sans prélèvement.

Quels sont les dossiers sur lesquels vous avez déjà travaillé et ceux sur lesquels vous allez prochainement intervenir ?

C.M : Dans un premier temps, j'ai été amené à travailler avec Paz Núñez-Regueiro du département Amériques dans le cadre d'une étude des tissus des Andes menée en collaboration avec le British Museum. Plus de 2000 tissus étaient concernés et dans le cadre de ce travail, nous finalisons un protocole d'identification des fibres de camélidés, ce qui permet de distinguer les fibres de lama, alpaca, vigogne ou guanaco. De plus, nous sommes en train de mettre en place un partenariat avec le Musée national d'Histoire de la Mongolie autour de la conservation des costumes traditionnels exposés au musée d'Oulan Bator et qui permettra d'aboutir à la création d'un centre d'analyses des textiles en Mongolie.

En outre, dans le cadre de la préparation des expositions, nous avons réalisé des analyses sur douze masques kanaks et mené une identification de la nature de fibres considérées comme des « cheveux » d'une dizaine d'objets destinés à l'exposition d'Yves le Fur « cheveux chéris, frivolités et trophées ». Enfin, un gros dossier nous occupe avec la restauration du manteau de Chamane de Sibérie : une étude complète est menée afin de déterminer entre autres la composition et la nature des altérations des plaquettes de métal, identifier la fourrure et la peau qui ont été employées, et connaître les matériaux utilisés pour le rembourrage des éléments tridimensionnels.

Propos recueillis par Sylvie Ciochetto



L'évolution du microscope électronique à balayage (MEB) : à gauche modèle récent du laboratoire du musée ; à droite modèle de 1980, avec détecteur SiLi Link Oxford

Coupe d'un poil, vue réalisée au MEB. Longtemps considéré comme un cheveu humain, il provient vraisemblablement d'un cheval

L'exposition

Hélène Fulgence, Directeur du développement culturel du musée du quai Branly, a interviewé Jean de Loisy, commissaire de l'exposition « Les Maîtres du désordre », présentée au musée du quai Branly d'avril à juillet 2012.

Jean de Loisy, quel est le sujet de l'exposition Les maîtres du désordre, dont vous êtes commissaire général ?

Une exposition a non seulement un « grand sujet », mais aussi des histoires qui se glissent à l'intérieur. Dans le même temps, elle recèle, au fil de sa conception, des enjeux de compréhension, pour celui qui la fait, des sujets sur lesquels il travaille.

Le « grand sujet » des « Maîtres du désordre » est l'explication de cette importance de l'équilibre entre l'ordre et le désordre qui habite toutes les sociétés humaines, mais aussi tous les mythes : le désordre, vécu comme un moment d'infécondité à cause de la turbulence excessive de certaines situations, et l'ordre, qui, en son excès, est à son tour une frigidité de la société, vécue comme stérilisante. Pour parvenir à équilibrer ces deux grands thèmes, il y a des personnages et des panthéons, qui amènent la turbulence quand l'ordre est excessif, et qui amènent la paix, quand le désordre est excessif. Voilà ce dont parle l'exposition.

La question est donc posée ; mais que va-t-on voir dans l'exposition ... un grand désordre ?

On va voir que si la question se pose, c'est à cause de l'imperfection du monde. Dans ce monde imparfait que nous connaissons, il y a des dispositifs théologiques, sacrés, ou humains, des clergés, des intercesseurs qui sont en charge de cet équilibre.

La grande histoire racontée par l'exposition est la suivante :

Comment le désordre envahit le monde.

Comment certaines puissances sont en charge de cette turbulence.

Comment d'autres personnages qui existent tout autour de la planète et qui ont des fonctions différentes, apprennent des techniques qui permettent de maîtriser ces forces.

En progressant dans l'exposition, on se rend compte peu à peu que ceux que l'on appelle parfois chamanes, parfois autrement, sont là, dans les sociétés animistes, pour réparer les effets néfastes de ces désordres, par exemple la maladie, les déséquilibres écologiques. On découvre leurs costumes, les techniques d'initiation qu'ils mettent au point, les objets puissants qu'ils utilisent pour agir sur un désordre corporel ou cosmique.

Et, les artistes contemporains qui à chaque moment, sont là pour nous dire ce en quoi ces grandes questions qui ont quarante mille ans nous concernent aujourd'hui.

Vous parlez du personnage central de l'exposition, ce « maître du désordre », qui donne son titre à cette dernière ? Pouvez-vous nous dire d'où vous vient ce terme et qui il désigne, au-delà du personnage trop ou mal connu du « chamane » ?

J'ai été accompagné pendant quelques années par un livre qui créait pour moi une sorte d'enchantement, parce que les histoires qui s'y trouvaient étaient de l'ordre du merveilleux. En le fréquentant plus longtemps, j'ai su que ce merveilleux avait une structure et que cette structure exprimait beaucoup sur la définition de ce qu'on



À gauche : © Musée Ethnographique de la Russie, Saint-Petersbourg
Au milieu : © musée du quai Branly, photo Claudiu German

**Esprit auxiliaire - objet de culte,
Musée Ethnographique de la Russie**



© Washington, National Museum of the American Indian, Smithsonian Institution

**Masque de chamane tlingit, 1840-1860,
National Museum of the American Indian**



© musée du quai Branly, photo Hughes Dubois



© musée du quai Branly, photo Hughes Dubois

Masque à transformation Kwakiutl, XIX^e siècle, bois peint, graphite, cèdre, toile, corde

peut dire être l'humain. Il s'agissait du livre de Bertrand Hell, « Possession et chamanisme, les maîtres du désordre ». Il met au centre de la relation entre l'humain et le désordre un personnage qu'il appelle l'intercesseur. Cet intercesseur, qu'il nomme « maître du désordre », vit en marge de la société ; il chevauche les catégories, il est homme et animal, il est parmi les morts et parmi les vivants, il est masculin et féminin, l'ambivalence le caractérise. Le caractérise aussi, de préférer les autels de boue aux autels de marbre, de vivre et d'intérioriser une sorte d'« effet théâtral vécu » – c'est une ambiguïté - ; ce théâtre vécu lui permet d'agir sur les autres, d'atteindre, psychiquement au moins, ceux auxquels il s'adresse. C'est là qu'est l'énigme. Cette énigme concerne d'ailleurs aussi celui qui s'intéresse à l'art contemporain, qui sait ce qu'est la performance ou le happening et que l'exploration de soi, l'épreuve que l'artiste se donne à subir, a un effet mental sur celui qui la regarde.

Il s'agit de mettre en question ce qu'est cet effet : effet du personnage en transe ou dansant, effet des objets qu'il utilise, de leur puissance. Ces objets amènent une des grandes questions de l'exposition. Qu'est-ce qui fait qu'un objet, - une œuvre pourrait-on dire dans le monde de l'art

qui est un autre monde -, qu'un objet donc est actif, qu'il a un pouvoir sur nous ?

Dans l'exposition justement, voisinent des œuvres d'art contemporain et des objets qui appartiennent aux collections de musées d'ethnographie. Pouvez-vous nous désigner parmi cet ensemble important d'œuvres rassemblées celles qui vous viennent à l'esprit, qu'elles aient votre préférence ou qu'elles vous semblent être des emblèmes particulièrement éminents de l'exposition ?

Les artistes sont là pour montrer des catégories de comportement. Lorsqu'on regarde le chef d'œuvre de Picasso que nous prête le Metropolitan museum, Arlequin 1927, on se rend compte que Picasso, à qui Jean Cocteau venait d'offrir un manteau d'Arlequin, va désormais s'identifier à ce personnage, qui a une histoire dans la mythologie européenne : c'est un avatar de l'Hermès psychopompe, passeur de limite, qui fait le lien entre les morts et les vivants, mais aussi un farceur. Picasso trace dans son Arlequin 1927, une ligne serpentine qui le représente lorsqu'il passe d'un univers esthétique à l'autre du point de vue de son style : en tant qu'artiste, il est l'éternel farceur, celui



© Musée du quai Branly, photo Sandrine

Masque de China Supay, Bolivie, XX^e siècle



Tête de faune, Pablo Picasso, collection privée



Arlequin, Pablo Picasso, 1927, Metropolitan museum, peinture à l'huile sur toile

Au milieu : © Succession Picasso 2012, photo Mike Stingsby. A droite : © Succession Picasso 2012, © Metropolitan Museum of Art, RMN



Homme-chouette Tlingit, Field Museum



Tête de marotte, XVI^e - XVII^e siècle, Musée du Louvre



Guidon de la Compagnie de la Mère Folle de Dijon, XVIII^e siècle

© 2011 The Field Museum, Photo: John Weinstein

Au milieu: © RMNGP (Musée du Louvre) / Daniel Arnaudet
A droite: © Dépôt du Musée archéologique de Dijon, Musée de la vie bourguignonne-Perin de Puyoussin

qui n'est jamais à la place qu'on lui indique. L'autre artiste, à mes yeux essentiel dans l'exposition, c'est Joseph Beuys, qui, du point de vue de l'art contemporain est le personnage le plus proche du thérapeute, du chamane. Il se revendiquait d'ailleurs comme tel. Il agit dans une Allemagne encore traumatisée par la guerre, et se lance dans un effort de soin au pays dans lequel il se trouve, pour le guérir de ce qui a pu priver l'Europe de la culture qui était auparavant la plus brillante. Pour ce faire, il essaie donc de transmettre ce que les artistes faisaient auparavant et il apprend l'Histoire de l'art à un lièvre mort. Un autre type d'artiste est celui qui va désigner le mal ; quand Thomas Hirschhorn installe à l'entrée de l'exposition des globes tuméfiés, il est là pour désigner l'horreur et le déséquilibre fondamental qui donnent l'impression que les panthéons ne répondent pas, ou n'ont pas l'effet qu'ils devraient avoir sur le monde, ce qui justifierait que des puissances intermédiaires entrent en action. Cette œuvre nous dit énormément sur ce que nous sommes et sur ce que nous vivons. Un objet des collections du musée du quai Branly symbolise à mes yeux mieux que tout autre le lien avec l'ambivalence dont je parlais tout à l'heure : le grand masque tlingit dans

lequel l'âme du chamane surgit à l'intérieur du masque. On se rend compte que la distinction entre le règne animal et l'humain n'existe plus et que les identités sont flottantes. L'exposition montre comment est interrompu l'ordre des règnes. C'est une des nécessités de ce désordre nécessaire et fécond.

« Ordre et beauté » sont les mots d'un poète. Dans l'exposition, semblent s'assembler parfois « désordre et répulsion ». Quelle est la place du dégoût, de la répulsion, dans l'histoire racontée par l'exposition ?

Il me semble qu'il y a des personnages et des situations qui font que le très haut et le très bas peuvent être mis en équivalence. Si, du point de vue de la sagesse, on veut montrer que l'ignoble et le subtil ne sont rien si l'on a une vision plus ample de l'humain et de la possibilité de la transgression, des personnages apparaissent alors dans la société. On les appelle fripons, clowns sacrés, bouffons divins, fous de dieu. Ils sont toujours là pour désigner la zone où le faux, où l'orgueil, où la pompe, viennent détourner de l'essentiel. Il me semble que le beau ou l'ignoble sont des catégories qui dans le monde animiste doivent permettre des passages de l'un à l'autre et ne jamais être stabilisées.



Outgrowth de Thomas Hirschhorn, 2005, collection du Centre Pompidou



Statuette féminine au corps déformé, population Tsogo, Gabon, bois

© ADAGP Paris 2012

© musée du quai Branly, photo Claude German

★ L'exposition

Pouvez-vous nous parler de l'équipe qui a fabriqué l'exposition à vos côtés, et nous donner quelques explications sur l'originalité de la méthode de conception de l'exposition ?

D'abord, je souhaiterais dire qu'il est très rare pour un musée spécialisé, avec une ambition et une mission scientifique comme celle du musée du quai Branly, d'accepter un projet très subjectif qui ne se veut pas scientifique, même s'il est épaulé par des connaissances, - celles de Bertrand Hell en particulier. Je tiens donc à remercier tout particulièrement Stéphane Martin pour sa confiance.

Sur l'équipe et sa méthode, il y a eu l'effort de Bertrand Hell pour nous pousser, au plus près, non pas vers le document, mais vers la parole vivante de ceux dont on parle. Au lieu de reprendre les grands textes traditionnels de l'ethnographie pour construire notre exposition, à son instigation, nous sommes allés le plus souvent possible voir les maîtres du désordre vivant sur les différentes parties de la planète pour leur donner la parole. C'est une parole vraie qui construit l'exposition, qui construit la subjectivité de l'exposition et qui construit ce qui surgira aussi pour le visiteur je l'espère : les stupéfiantes correspondances. Un personnage joyeux a été auprès de moi une source d'inspiration et de confirmation scientifique : Nanette Snoep, responsable des collections Histoire du musée du quai Branly, non seulement parce qu'elle est une grande spécialiste de l'Afrique, mais aussi parce qu'elle a une conscience aigüe de l'organisation de l'impact de l'objet sur le regardeur. Le travail qu'elle avait fait précédemment dans l'exposition « Recettes des dieux, esthétique du fétiche » sur la puissance d'un objet qui n'est pas vu comme un objet esthétique mais comme un objet actif lui a donné cette acuité. Je lui dois cette vision qui se retrouve à chaque moment de l'exposition, et plus particulièrement dans l'installation de l'« épicerie des forces ».

Il est rare de pouvoir se livrer, en matière de scénographie d'exposition à une hypothèse architecturale très intimement liée au sens de l'exposition. Comment avez-vous reçu le projet de Dominique Jakob et Brendan Mac Farlane ?

Loin de l'idée qu'une scénographie est simplement la mise en espace d'une série d'objets, Dominique Jakob et Brendan Mac Farlane ont imaginé une architecture qui aille appuyer la présence, et s'ajouter à l'ensemble du dispositif de l'exposition comme une œuvre supplémentaire. J'espérais pouvoir faire en sorte que le visiteur soit transformé par la succession dramatique des moments qu'il allait vivre dans l'exposition, et Jakob Mac Farlane accompagne cette expérience qui donne tout son sens à la vision du visiteur et au parcours que celui-ci fera. Ajoutée à l'effet de surprise, la poésie du dispositif privilégie sur la totalité de l'espace l'émotion et l'impression.

Propos recueillis par Hélène Fulgence,
Directeur du développement culturel

AUTOUR DE L'EXPOSITION

Rendez-vous du salon de lecture
Jacques Kerchache

Rencontre avec Jean de Loisy : L'artiste et l'anthropologue - Jeudi 3 mai à 19h

Avec les artistes : Jean-Luc Verna, Arnaud Labelle-Rojoux, Annette Messenger (sous réserve), Myriam Mihindou (sous réserve).

La voie des rebelles - Poésie, musique et mystique chez les Bauls du Bengale - Samedi 5 mai à 15h

Les Bauls sont des bardes mystiques et rebelles qui vivent en marge de la société du Bengale. Présentation centrée sur une personnalité exceptionnelle, Parvathy Baul. Chanteuse, danseuse, mais aussi peintre hors normes, elle incarne cette démarche avec force et conviction.

Le cinéma du désordre

Samedi 5 mai à 17h au salon de lecture puis projection dans la salle de cinéma

Une sélection de films explorant le thème du désordre sensoriel, perceptif et engagé, à partir de points de vue différents, dans un autre rapport à l'acquisition du savoir. Pliés à des processus qui font de l'accumulation des excitations et des impressions du « dehors », la force capitale de la connaissance, ces films répondent à une forme de sensibilité particulière.

L'aventure d'une œuvre : Charms de protection, sortilèges et formules de bon augure en Himalaya

Dimanche 6 mai à 16h, par Daria Cevoli, responsable de collections Asie.

Métamorphose de la figure du trickster dans la musique afro-américaine - Samedi 12 mai à 17h

Trois auteurs de la revue Volume ! présentent le dernier numéro intitulé : « Sex sells, blackness too ? » Depuis les années 1990, les cultures populaires noires jouissent d'une reconnaissance artistique et commerciale sans précédent. Quelles places occupent les représentations de l'Autre, du corps, des femmes et de la « race » dans ces productions culturelles hautement médiatisées ?

Les musiques du désordre - Jeudi 24 mai à 18h

Cette table ronde aborde les recherches les plus récentes d'ethnomusicologie sur les musiques liées aux rituels chamaniques, à la possession, à la transe et se termine par une séance d'écoute par un spécialiste des musiques nouvelles et contemporaines

Entre ivresse et possession : un sacré bazar ou « marché des dieux » en Inde centrale - Samedi 26 mai à 15h

A travers des vidéos filmées par l'ethnomusicologue lors de rituels villageois en Inde centrale (Bastar), cette conférence montre comment certains individus ivres perturbent le « jeu des dieux » et sèment le trouble parmi les possédés, venant brouiller les frontières entre simples ivrognes, esprits d'ancêtres et « vraies » divinités.

Rencontre avec Sam Begay

Samedi 26 mai à 17h

Signature du livre *Moi*, Sam Begay, homme médecine Navajo.

L'agenda

d'avril à juin 2012



LES AMIS DU MUSÉE
DU QUAI BRANLY
10 ans

DU 16 JUIN AU 1^{er} JUILLET,
LA SOCIÉTÉ DES AMIS EXPOSE !

RETROUVEZ AU MUSÉE :
LES ŒUVRES ACQUISES
LES ŒUVRES RESTAURÉES
LES RECHERCHES MENÉES
GRÂCE AUX AMIS.

AVRIL

- Vend. 6 avril 2012 à 11h30
« Rêves de Laque, le Japon de Shibata Zeshin » au musée Cernuschi



- Jeudi 12 avril 2012 à 19h
« Les maîtres du désordre »
Avec Hélène Fulgence,
Directeur du développement
culturel

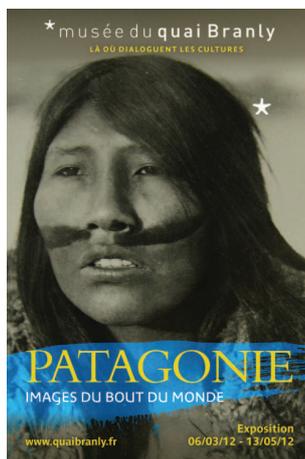
MAI

- Du mardi 8 au samedi 12 :
Voyage à New York.
Le voyage est complet !
- Jeudi 10 mai 2012 à 10h
« Henri Matisse : paires
et séries » au Centre
Pompidou avec Cécile
Debray, commissaire de
l'exposition
- Mardi 22 mai 2012 à 17h
Visite de l'atelier de
restauration, avec Stéphanie
Elarbi, chargée de la
restauration



JUIN

- Jeudi 7 juin à 19h
« La dame du fleuve »,
première exposition de
l'atelier Martine Aublet
Avec Philippe Peltier,
responsable de l'Unité
patrimoniale de l'Océanie
- Jeudi 28 juin 2012 à 19h
« Les séductions du Palais »
Avec Jean-Paul Desroches,
conservateur général au
Musée Guimet



VERNISSAGES

- Mardi 10 avril 2012 : « Les
maîtres du désordre »
- Lundi 4 juin 2012 :
« La dame du fleuve »,
première exposition de
l'atelier Martine Aublet.
- Lundi 18 juin 2012 :
« Les séductions du Palais.
Cuisiner et manger en
Chine »



EXPOSITIONS EN COURS

- Du 6 mars au 13 mai :
« Patagonie, images du
bout du monde »
- Du 6 mars au 13 mai :
« La pluie »
- Du 11 avril au 29 juillet :
« Les Maîtres du désordre »
- Jusqu'au 3 juin :
« Exhibitions, l'invention
du sauvage »
- Du 19 juin au 30
septembre :
« Les séductions du Palais.
Cuisiner et manger en
Chine »



- A partir du 5 juin :
« La dame du fleuve »,
première exposition de
l'atelier Martine Aublet

ERRATUM

Dans le dernier numéro de Jokkoo, le titre de la carte blanche de Monsieur et Madame Wizenberg était : « **Sur les peurs du faux en art africain** », et non « Sur les pas du faux en art africain ». Toutes nos excuses aux auteurs !

★ Ils nous soutiennent

Conseil d'administration de la société des Amis du musée

• **Membre d'honneur**
Jacques Chirac

• **Président**
Louis Schweitzer

• **Vice-Présidents**
Jean-Louis Paudrat
Bruno Roger

• **Secrétaire général**
Philippe Pontet

• **Trésorier**
Patrick Careil

• **Administrateurs**
Claire Chazal
Philippe Descola
Christian Deydier
Caroline Jollès
David Lebard
Marc Ladreit de Lacharrière
Hélène Leloup
Aïssa Maïga
Daniel Marchesseau
Pierre Moos
Erik Orsenna
Jean-Claude Weill
Antoine Zacharias
Lionel Zinsou

Les grands bienfaiteurs

Nahed Ojeh
Antoine Zacharias

Les bienfaiteurs

François et Christine Baudu
Mohamed Bouamatou
Moulaye Ely Bouamatou
Sara Bouamatou
Patrick Caput
Anna Douaoui
Kamal Douaoui
Cécile Friedmann
Charles-Henri Filippi
Antoine de Galbert
Marc Henry
Emmanuelle Henry
Georges et Caroline Jollès
Raja et Ghada Kawar
Raphaël Kerdraon
Marc Ladreit de Lacharrière
Aymery Langlois-Meurinne
David et Lina Lebard
Joce Ledeuil
Hélène et Philippe Leloup
Daniel Marchesseau
Hervé et Régine Méchin
Pierre Moos et
Sandrine Pissaro
Jean-Paul Morin
Daniel Palacz
Guy et Françoise de Panafieu
Philippe et Catherine Pontet
Barbara Propper
Odile Ralli
François de Ricqlès
Bruno Roger

Baronne Philippine
de Rothschild
Raoul Salomon
Louis et Agnès Schweitzer
Jérôme Seydoux
Sophie Seydoux
Dominique Thomassin
Christian et Corinne Vasse
Baron Guy de Wouters
et Violette Gérard
Lionel Zinsou

Les personnes morales

• **Membres soutiens**
Bio-Mérieux
Groupe Elior
Fimalac
Financière Daubigny
Financière Immobilière Kléber
Gaya
IDRH
Pharmacie de la Tour Eiffel
Sanofi Aventis
Schneider Electric

• **Sociétés membres associés**
L'Oréal
Saint-Gobain

Les professionnels du monde de l'art

Arts d'Australie
Christie's
Entwistle Gallery
Galerie Alain Bovis
Galerie Dandrieu-Giovagnoni
Galerie Christian Deydier
Galerie Bernard Dulon

Galerie Flak
Galerie Furstenberg
Galerie Ivana Dimitrie
Galerie Louise Leiris
Galerie Albert Loeb
Galerie Mermoz
Galerie Meyer - Oceanic Art
Galerie Monbrison
Galerie Rattou Hourdé
Galerie Voyageurs et Curieux
L'Impasse Saint-Jacques
Piasa
Sotheby's

Le Cercle Claude Lévi-Strauss

François Baudu
Alain Bovis
Patrick Caput
Ariane Dandois
Antoine de Galbert
Marc Henry
Emmanuelle Henry
Georges Jollès
Pascal Lebard
Anthony Meyer
Jean-Paul Morin
Jean-Luc Placet
Philippe Pontet
Jean-François Schmitt
Louis Schweitzer
Jean-Pierre Vignaud
Jean-Claude Weill

Ainsi que tous les Amis et Donateurs de la société des Amis

jokkoo ★ #12 ★ avril – juin 2012

Responsable de la publication : Julie Arnoux – Coordination éditoriale : Julie Arnoux, Coralie Duperrin

Conception graphique : Frédéric Hallier – Réalisation graphique : Julie Arnoux, Coralie Duperrin

Société des Amis du musée du quai Branly – 222, rue de l'Université – 75343 Paris cedex 7

Téléphone : 01 56 61 53 80 – Télécopie : 01 56 61 71 36 – Courriel : amisdumusee@quaiبرانly.fr – Site : www.amisquaiبرانly.fr

Ont contribué à ce numéro :

Daria Cevoli, responsable de collections Asie

Sylvie Ciochetto, historienne de l'art

Stéphanie Elarbi, chargée de restauration

Hélène Fulgence, Directeur du développement culturel

Christophe Moulherat, chargé de conservation préventive